BIBLIOGRAPHIE

ÉRIC GEORGIN (DIR.)

**Les oppositions au Second Empire
du comte de Chambord
à François Mitterrand**

SPM, collection « Lettrage », février 2019,
296 p., 28 €

Que la République était belle sous l'Empire ! De 1852 à 1870, les Michelet et Quinet ont pu tranquillement idéaliser la Révolution de 1789, Napoléon Peyrat créer le mythe républicain du « pays cathare » (promis à un grand succès commercial et médiatique). Et les artisans parisiens apprendre les poèmes de Victor Hugo contre Napoléon « le Petit », dont le jeune Péguy sera nourri... Mais l'opposition n'a pas que des avantages. Faute d'un chef unique, ou d'un groupe dirigeant incontesté, elle se divise, se morcelle, s'émiette. C'est une des leçons, ce n'est pas la seule, du beau volume pour lequel Eric GeorGIN, qui enseigne à l'Université de Panthéon-Assas, a mobilisé pas moins de seize collaborateurs. Lui-même ressuscite Léon de Montesquiou (1873-1915), le critique attitré du Second Empire à l'Action française. Émiettement ? Commençons par les orléanistes. Les « Burgraves » (anciens ministres de Louis-Philippe) prennent tout de suite leurs distances avec la duchesse d'Orléans (Hélène de Mecklembourg), mère du jeune prétendant, qui s'installe en Allemagne jusqu'en 1857. En revanche les oncles du prétendant s'entendent bien, et, de Claremont en Angleterre, le duc d'Aumale place admirablement ses pions dans la presse, essentielle à l'époque.

Dans l'article consacré aux « oppositions catholiques », on note aussi cette importance de la presse : non seulement *L'Univers* de Louis Veuillot est interdit de janvier 1860 à avril 1867, mais de nombreux journaux de province sont également entravés pendant la guerre d'Italie, après laquelle Victor-Emmanuel II entre dans les Marches et l'Ombrie (septembre 1860). En 1861, Mgr Pie (Poitiers) est condamné pour avoir qualifié en chaire Napoléon III de « Pilate », le conseiller d'État Anatole de Ségur, fils de la comtesse, blâmé pour avoir consacré un livre aux *Martyrs de Castelfidardo*, l'académicien Victor de Laprade révoqué de son poste de professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. En novembre 1866, devant de nouvelles menaces pesant sur Rome, Veuillot parle de *lupi rapaces* (Mt 7, 15) dans la préface de son volume satirique *Les Odeurs de Paris*. Mais Dom Guéranger, fort vif contre les catholiques libéraux ou gallicans (plus même que Veuillot), reste modéré, comme la comtesse de Ségur, contre Napoléon III : on peut lire dans ce volume d'étonnants extraits inédits de la correspondance de l'Abbé de Solesmes à ce sujet.

À droite, on observe, rétrospectivement, que l'échec du comte de Chambord en 1871 s'annonce tout au long du Second Empire. Pourtant, en 1864, Thiers, qui a pris ses distances à l'égard des Orléans, reconnaît en privé que « le principe monarchique », qui a encore ses faveurs, « c'est M. le comte de Chambord qui le représente ». Le même,

comme député, fait en 1865 un discours si remarquable en faveur des États pontificaux que Dom Guéranger voudrait le féliciter. Ces États, à part Lacordaire, les catholiques libéraux les défendent honorablement, ralliant même à cette cause une partie des pontifes universitaires (Villemain, Victor Cousin...). Mais le groupe des cinq « conjurés » de La Roche-en-Brénil – allusion de Stéphane Courtois et Pascal Cauchy, examinant comment les anti-gaullistes de gauche ont utilisé la figure de Napoléon III après le 13 mai 1958 –, dont quatre dirigent la revue bimensuelle *Le Correspondant*, se divise sur d'autres questions internationales. Théophile Foisset se désolidarise en privé de Montalembert et Cochon qui ont pris parti pour le Nord dans la Guerre de Sécession. À propos de l'Espagne, Montalembert, désavoué par les autres, quitte *Le Correspondant* en 1868 ; Falloux et Dupanloup « lui reprochent alors d'avoir suscité l'encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus* par ses provocations du Congrès de Malines de 1863 ». B.L.R.

MARIE-CATHERINE HUET-BRICHARD
Maurice de Guérin

Biographie

Pierre-Guillaume de Roux, 2018, 288 p., 22 €

Qui se souvient de Maurice de Guérin (1810-1839), né dans une obscure commune du Tarn, et mort de la tuberculose avant même de fêter ses vingt-neuf ans ? Le poète serait-il de trop parmi les hommes ? Le romantisme prise les vies écourtées, dont la jeunesse définitive tient d'un privilège olympien. Marie-Catherine Huet-Brichard, professeur émérite de littérature française

du XIX^e siècle à l'Université Toulouse-Jean Jaurès, prend la relève d'une biographie de 1932, par un certain Élie Decahors, soit près d'un siècle plus tard. D'une langue élégante, mais à grand renfort de tournures interrogatives, notre enseignante s'efforce de meubler la vie pourtant bien courte de cet adolescent prolongé. Elle emprunte largement à la correspondance colligée par Eugénie, la sœur de Maurice, son aînée de cinq ans. Celle-ci va pallier le décès maternel en veillant indéfectiblement sur son cadet. Leur père voulait que Maurice embrassât la vocation religieuse, pour suivre la tradition d'Ancien Régime. Des sacrifices financiers sont faits pour que Maurice rejoigne Paris, terreau des ascensions ou des regains de fortune. Au collègue Stanislas, le provincial est pris en affection par Jules Barbey d'Aurevilly, son aîné de deux ans. Celui-ci est cultivé, énergique, séducteur. Guérin est tourmenté, velléitaire. Il a décliné le séminaire, et inquiète les siens. Au Cayla, la demeure familiale, seule Eugénie croit au talent poétique de Maurice, et lui prodigue ses encouragements empressés. Le chemin de Guérin croise celui de Lamennais. Il croit vivre à son contact une vitalité nouvelle. Il rejoint La Chesnaie, cénacle des affidés, en Bretagne. Mais *Paroles d'un croyant* choque le Magistère. Le Cayla s'inquiète. Guérin, qui compte le moindre sou paternel, revient à plus de conformité. Si le romantisme gnostique de Lamennais a brièvement nourri son inspiration discrètement panthéiste, toute audace fait défaut à cet Oblomov albigeois. Si Guérin avait vécu, serait-il sorti des affres d'un René, comme Chateaubriand sut le